

quefois un bœuf, et on se rendait ainsi à l'église implorer les bénédictions du bon Dieu.

Comme le bon Dieu devait les bénir avec plaisir, ces braves gens au cœur droit et pur qui passaient toute leur vie sous son regard, dans l'exercice de leur état et dans l'accomplissement des saints devoirs de la religion et de la famille!

Toute leur ambition se bornait à bien élever leurs enfants et à les établir avantageusement.

Lorsque devenus vieux, ils voyaient leurs fils sur leurs traces, élevant leurs familles comme ils avaient été élevés eux-mêmes; ils remerciaient la Providence d'avoir comblé ainsi leur vie de bonheur.

Ils s'éteignaient dans les bras de ces enfants bien-aimés et les bénissant avec larmes, mais en souriant au ciel qui s'ouvrait au-dessus de leur chevet.

Hélas! que nous sommes loin de là. Combien ils sont rares ceux qui vivent et meurent ainsi maintenant!

## II

### LE PAYS DE L'OR

C'était en 1849.

Le père Giroux avait deux fils, Moïse et Léon, à qui il comptait remettre bientôt les mancherons de sa charrue.

Quoique relativement jeune encore, et plein de vigueur, il songeait déjà à se retirer dans cette douce quiétude d'esprit et de corps qu'on appelle *vivre de ses rentes*, et à passer la boule, comme il le disait, aux mains de ses enfants.

L'aîné des deux, Moïse, répondait de son mieux aux vues de son père. Actif, laborieux, il s'était attaché au sol qui le nourrissait et jamais il n'avait levé son regard au-delà des limites de la terre paternelle.